



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume II.

Montréal, (Bas-Canada) Mai, 1858.

No. 5.

SOMMAIRE.—LITTÉRATURE.—Poésie : Le veau et la locomotive, fable inédite, par M. A. de Puiusque.—Le géant, traduit de l'anglais de Charles McKay, par J. Lenoir.—L'enfant des champs élysées, par Mme Desbordes Valmore, (suite et fin.)—EDUCATION.—Pédagogie : De l'emploi du temps dans les écoles, (suite) par J. J. Rapet.—Anecdotes : Je n'ai pas pu, il chantait si bien!—Les cigognes.—Influence d'un journal.—Pensées diverses sur l'éducation.—Exercices pour les élèves des écoles.—Vers à apprendre par cœur : Les deux charrues, par Mme A. Joliveau.—A l'étude, par E. Boulogne.—Sujet de composition : Voyage dans un désert de l'Amérique, par Châteaubriand.—EXERCICES DE GRAMMAIRE.—AVIS OFFICIELS.—Nominations.—Ecole normale Laval.—Conseillers d'écoles.—Dons offerts au département de l'instruction publique.—Bibliothèque du département.—Instituteurs disponibles.—Avis aux directeurs des maisons d'éducation.—EDITORIAL.—Subvention aux institutions d'éducation.—Instituteurs qui ont suivi les cours des écoles normales.—Cours publics.—Ecole normale Laval.—Architecture des écoles, (suite et fin).—Cinquième conférence des instituteurs de l'école normale Jacques-Cartier.—Rapport du surintendant de l'instruction publique pour l'année 1856. (suite).—Rapport du surintendant des écoles communes de la Pensylvanie.—Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes : Paris, Londres, New York, Toronto, Québec, Montréal.—Petite revue mensuelle.—NOUVELLES ET FAITS DIVERS.—Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des lettres.—Bulletin des sciences.—Bulletin des arts et des beaux-arts.—ANNONCES.—GRAVURES : Vue et plans d'une école primaire supérieure.—Vue et plans de l'école de SImcoe (Haut-Canada).

Veuille prêter l'oreille à ses discours ;
Il ignorait que les fuyards sont sourds,
Et que la peur rend légers les plus lourds.

" Quel stupide troupeau, dit-il, mouton, arrête !
Arrête, cher agneau, de grâce, et réponds-moi !
Peux-tu donc redouter un animal sans tête
Qui s'échappe en criant et tremble plus que toi ?
Eh bien ! qu'il reparaisse, et j'irai face à face
Lui demander son nom, son pré natal, sa race ;
Je veux l'examiner du haut jusques en bas ;
Je saurai ce qu'il est, et toi, ce qu'il n'est pas."

Une pauvre brebis, bien vieille et bien chétive,
Qui suivait en boitant la troupe fugitive,
S'arrêta pour souffler non loin de l'orateur,
Et voyant son courroux, lui dit avec douceur :

" Vraiment, monsieur le veau,
Votre large cerveau
N'est déjà que science ;
Le mien est si petit
Qu'un peu d'expérience
Tout entier le remplit ;
Mais vouloir tout connaître
Quand on mange du foin,
A quoi bon ? mieux vaut pâtre,
Et j'y mets tout mon soin.
La nature, je le suppose,
Ne me fit pas pour autre chose,
Car je m'en acquitte assez bien,
Et, du reste, je ne sais rien."

Vain conseil ! l'entêté pour unique réponse,
Dès qu'un nouveau convoi dans le lointain s'annonce,
Va tout droit se planter sur le chemin ferré,
Avec ses deux gros yeux et son air égaré.
Le bruit redouble, éclate, et la locomotive,
Apparaissant soudain, comme une trombe arrive ;
L'intervalle est franchi, l'obstacle fondroyé,
Et sur les rails sanglants on trouve un corps broyé,
Triste amas de chair aplatie,
Très peu digne d'être rôtie ;
L'imprudent et malheureux veau
Ava't perdu jusqu'à sa peau.
Aussi, pourquoi sonder les secrets de son maître ?
Il était curieux sans avoir droit de l'être.

Que de veaux à deux pieds, que d'innocents esprits
Au même trébuchet, par vanité, sont pris !
On s'en moque à bon droit, mais de l'intelligence
Sait-on juger l'audace avec plus d'indulgence ?
Tout dépend du succès, et, comme en mer, souvent
Le succès dépend moins du savoir que du vent ;
Pionniers, éclaireurs, élite de l'armée,
Qui cherche le progrès plus que la renommée,

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE VEAU ET LA LOCOMOTIVE.

FABLE.

Sevré depuis trois mois, un veau voulait apprendre
Le pourquoi du pourquoi de tout ce qu'il voyait ;
Notez que ce grand corps avait l'esprit fort tendre :
Autant il apprenait autant il oubliait ;
Mais il tranchait sur tout, c'était là sa marotte ;
Sa mère avait beau dire, il la traitait de sottie,
Et ses oncles, les bœufs, ridicules vieillards,
Du siècle, selon lui, n'étaient que les trainards.

Un jour, par un tems calme, il entend un tonnerre
Qui ne vient pas du ciel et dont les roulements,
En s'approchant de lui, font tressaillir la terre
Jusqu'en ses fondements.
L'épouvante est partout, et pour courir plus vite,
Renversant les bergers et les chiens avec eux,
Le tronpeau, loin du parc, bondit, so précipite
Sans détourner les yeux.
Semblable au tourbillon qui précède l'orage,
Sur des sillons de fer un monstre en feu paraît,
Siffle comme un reptile et passe comme un trait.
Le veau s'étonne
Et questionne
Sans que personne.